

LA FEMME FATALE RUSSE CHEZ JOSÉPHIN PÉLADAN (1858-1918)

Michel Niqueux

À la lecture du livre de Mario Praz, *La chair, la mort et le diable dans la littérature du XIX^e siècle : le romantisme noir*¹, le russisant est frappé par la fréquence des noms russes portés par les personnages des romans décadents cités par l'auteur, notamment dans ceux de Péladan et de Lorrain. On est ensuite surpris de constater que dans la vaste littérature consacrée à ces auteurs l'origine russe des personnages, en particulier féminins, n'est jamais relevée comme étant signifiante : que les personnages soient français, russes, italiens ou anglais semble peu importer, et n'être que le reflet de la société cosmopolite des salons parisiens ou de la Côte d'azur. S'il en va à peu près ainsi pour Lorrain, chez Péladan, c'est un véritable mythe de la femme fatale russe que nous trouvons. Le thème de la femme fatale chez les décadents n'est certes pas ignoré des spécialistes : les études sont nombreuses, aux États-Unis encore

1. La première édition italienne date de 1930. L'ouvrage a été traduit en français par Constance Thompson Pasquali en 1977 (Denoël) et a été réédité par Gallimard (coll. Tel, 1998, 492 p.).

plus qu'en France, où nous avons notamment l'ouvrage de Mireille Dottin-Orsini, *Cette femme qu'ils disent fatale* ². Mais le fait qu'il s'agisse de Russes n'a pas attiré l'attention ³.

Il ne sera ici question que de la femme fatale russe chez Péladan : la matière s'est révélée être si abondante, que Lorrain sera rejeté en appendice. Nous étudierons les types de femme fatale russe chez Péladan, puis nous proposerons des pistes pour expliquer cette étonnante présence des femmes russes chez cet auteur que rien ne lie particulièrement à la Russie.

Quelques mots, d'abord, de Péladan, connu surtout des spécialistes de la décadence ou de l'ésotérisme, encore qu'il soit complètement absent de l'ouvrage de Louis Marquèze-Pouey sur *Le mouvement décadent en France*, paru aux PUF en 1986.

Jospeh-Aymé Péladan, dit Joséphin Péladan, est né en 1858 à Lyon. Son père était un catholique légitimiste, auteur, entre autres, d'un livre intitulé *Russie au ban de l'univers et du catholicisme*, paru en 1854 ; il avait été reçu en 1858 dans la branche des Rose+Croix dite de Toulouse, (re)fondée en 1831 par Villèle, tête de file des légitimistes du Midi. Initié à l'hermétisme par son père, Péladan développe à partir de 1888 une activité ésotérique. Il fonde avec Stanislas de Guaita et Papus un ordre kabbalistique de la Rose+Croix, puis sa propre Rose+Croix catholique (Rose+Croix du Temple et du Graal) après avoir rompu avec Papus, mis à l'Index. Péladan était en effet un catholique ultramontain qui voulait concilier ésotérisme et catholicisme, celui-ci étant selon lui l'héritier des rites et des mythes chaldéens et égyptiens. En 1890, Péladan se sacre Sâr (roi en chaldéen) Mérodack (par référence au roi de Babylone Mérodack Baladan), et écrira des drames « chaldéens et rosicruciens » ; mais en 1898, reconnaissant avoir péché par orgueil, il redeviendra Péladan sur la couverture de ses ouvrages.

-
2. Mireille Dottin-Orsini, *Cette femme qu'ils disent fatale. Textes et images de la misogynie fin-de-siècle*. Grasset, 1993, 374 p., ill. Cf. Bram Dijkstra, *les Idoles de la perversité. Figures de la femme fatale dans la culture fin de siècle*. Tr. de l'américain par Josée Kamoun, Seuil, 1992, 478 p., ill.
 3. Pierre Kyria (*Jean Lorrain*, Seghers, 1973), note que Lorrain « associe la folie lubrique et dispendieuse avec l'âme slave » (p. 72), mais c'est essentiellement le comte Noronsoff, dans *les Noronsoff* (1901), qu'il a en vue.

Monté à Paris en 1881 Péladan « s'attaque violemment dès ses premiers articles à la peinture réaliste et académique. Promouvoir l'"art idéaliste et mystique" d'un Gustave Moreau, d'un Puvis de Chavannes, lui semble le meilleur moyen de lutter contre la "décadence"⁴ ». De 1892 à 1897 Péladan organise des « Salons de la Rose+Croix » réservés à l'art symboliste, seul capable selon lui de sauver la culture latine. Le premier reçut 22 000 visiteurs le jour de son ouverture, parmi lesquels Zola (la bête noire de Péladan), Puvis de Chavannes, Verlaine (représenté sous les traits de Davèze dans *la Vertu suprême*). Péladan mène aussi une œuvre importante de critique esthétique (et de traductions : Léonard de Vinci, Michel-Ange, drames de Wagner). Parmi les volumes de critique esthétique, regroupés sous le titre de *La Décadence esthétique*, on trouve une *Réponse à Tolstoï*, — réfutation polémique du nihilisme esthétique du Tolstoï de *Qu'est-ce que l'art ?*⁵ Cette œuvre de critique éthique et esthétique fait de Péladan, selon un commentateur, le seul nom « que notre littérature contemporaine puisse citer en face de ceux de Ruskin et de Nietzsche⁶ ».

Péladan laisse environ cinq cents articles et une centaine d'ouvrages, bien oubliés aujourd'hui, malgré quelques rééditions chez Slatkine et chez des éditeurs spécialisés dans l'ésotérisme. Son grand œuvre est une « épopée » (peinture des mœurs contemporaines) en 21 volumes (trois septénaires), *la Décadence latine*, que l'on a pu comparer à *la Comédie humaine*. Le premier volume, *le Vice suprême*, écrit en 1881-1882, parut en 1884, avec une préface de Barbey d'Aurevilly, et le dernier, *la Torche renversée*, en 1925, après la mort de l'écrivain en 1918. *La Décadence latine* appartient à la littérature décadente par son imaginaire et son style, mais est violemment antidécadente : décadent lui-même par son mode de vie esthète, son accoutrement de mage, son intérêt pour l'ésotérisme, Péladan dénonce par toute son œuvre et toute son action le règne du médiocre, du matérialisme, du naturalisme en littérature et

4. Christophe Beauvils, article « Péladan » du *Nouveau Dictionnaire des auteurs* (Laffont-Bompiani), Robert Laffont (Bouquins), 1994, t. III, p. 2467. Cf. Patrick Besnier, « Péladan : un décadent contre la décadence », *L'esprit de décadence*. Colloque de Nantes, t. I, Mignard, 1980, p. 81-88.

5. Nous préparons une communication sur cet ouvrage pour les *Cahiers Léon Tolstoï* (2001).

6. H. Mazel, « Péladan et les symbolistes », *Nouvelle Revue du Midi*, n° 10 (Joséphin Péladan), 1924, p. 42.

en peinture, du militarisme et du colonialisme en politique. Comme Vladimir Soviev ou le prince Ivan Gagarine, il rêve d'une « réconciliation de l'église grecque⁷ ». On peut le rapprocher de Léon Bloy, qui en fait un portrait à la Daumier dans *la Femme pauvre* sous le nom de Zéphyrin Delumière⁸, ou de Constantin Léontiev en Russie⁹.

Les romans initiatiques de *la Décadence latine*, touffus, hétéroclites, à la fois didactiques et lyriques, surchargés de références mythologiques, historiques et picturales¹⁰ sont parfois difficilement lisibles à cause d'un fatras ésotérique et d'une hâte d'écriture que l'écrivain déplorait lui-même¹¹. Mais l'on ne saurait leur refuser le sceau de l'originalité, et ils contiennent de magnifiques pages de prose poétique, ou « eumolpées¹² ». Paul Valéry écrivait à Pierre Louÿs le 7 janvier 1891 : « J'ai aussi lu quelque peu de Péladan, et mon opinion se précise que ce toqué a manqué de faire le chef-d'œuvre de l'époque. Lisez *À cœur perdu*, *L'Initiation sentimentale*, et étonnez-vous de cet effort parfois superbe d'unir le beau style nombré et rythmé à la succession originale et sardonique des

7. Sar J. Péladan, *la Décadence latine. Ethopée. I, Le Vice suprême*. Préface de J. Barbey d'Aurevilly. P., 1896, p. 374 ; cf. p. 307-308, 319.
8. « Le devisant mystagogue était bien la plus exorbitante et supercoquente figure qu'on pût voir, avec sa tignasse grasseuse de sorcier cafre ou de talapoïn, sa barbe de mitre d'astrologue réticent et ses yeux de phoque dilatés par de coutumières prudences, à la base d'un nez jaillissant et obéliscal, conditionné, semblait-il, pour subodorer les calottes les plus lointaines.
« Affublé d'un veston de velours violet, gileté d'un sac de toile brodé d'argent, drapé d'un burnous noir en poils de chameau filamenteux de fils d'or et botté de daim, — mais probablement squalide sous les fourrures et le paillon, — il apparaissait comme un abracadabrante écuyer de quelque Pologne [c'est nous qui soulignons — M. N.] fantastique. » (L. Bloy, *la Femme pauvre*, Mercure de France, 1951, p. 47 (I, VIII).
9. Cf. Leontiev Konstantin Nikolaevitch, *l'Européen moyen : idéal et outil de la destruction universelle*. Préface, notes et tr. de Danièle Beaune-Gray. L'Age d'homme, 1999, 115 p.
10. Cf. Melmoux, ép. Montaubin Marie-Françoise, *Le roman d'art chez les écrivains décadents : autour de Péladan, Huysmans, Lorrain*. Thèse. ANRT de Lille-III, 1994, 2 vol., 706 p.
11. « C'est désolant de sentir qu'on rate ses livres, faute de pouvoir les porter assez longtemps ! » (lettre à Méric, publiée in *Nouvelle Revue du Midi*, op. cit., p. 231). Les épreuves non plus n'ont pas été relues : les ouvrages de Péladan abondent en fautes d'impression, fautes d'orthographe et de ponctuation, qui sont corrigées dans nos citations. La graphie même de Péladan (é ou e) varie d'un livre à l'autre.
12. Péladan a publié une anthologie des « proses lyriques » des dix premiers romans de *la Décadence latine* sous le titre *la Queste du Graal* (P., 1892, 232 p.).

observations et des idées sur la société actuelle. Le tout, hélas ! abêti par la magie et le catholicisme romantique le plus *démodé*¹³ ». Max Nordau disait au fond la même chose : « Il y a dans ses romans des pages à ranger parmi les plus magnifiques qui soient sorties d'une plume contemporaine. Son idéal moral est haut et noble. Il poursuit d'une haine ardente tout ce qui est bas et vulgaire : l'égoïsme, la fausseté, la soif des jouissances sous toutes les formes, et ses personnages sont des âmes absolument altières qui ne s'occupent que des intérêts les plus dignes, plutôt artistiques, il est vrai, de l'humanité. Il est profondément regrettable que l'envahissement d'idées mystiques malades frappe d'une stérilité complète son talent peu ordinaire¹⁴. » Pour Hubert Juin, « les salons de la Rose+Croix qu'il organisa, le théâtre idéaliste qu'il suscita, le wagnérisme baroque qu'il inventa, cette activité fébrile de forçat des lettres, firent de lui l'une des figures les plus attachantes et des plus méconnues de l'"avant-siècle"¹⁵ ».

Plus que des romans de mœurs, les romans de Péladan sont des romans d'idées, mais « sous la forme sentimentalisee de la fiction », qui seule rend l'idée assimilable¹⁶. Pour Péladan, l'art est destiné à rendre visible l'invisible. Il constitue, comme la religion, « un moyen de faire communier les hommes avec l'idéal, l'au-delà », et c'est « la dernière forme de la religiosité dans les décadences¹⁷ ». « Aux fausses valeurs d'une société matérialiste et bourgeoise qui a évacué Dieu, le Pape, le Roi, l'Art et la Pensée, Péladan oppose les valeurs spiritualistes, et chacun de ses romans est le lieu conflictuel des forces matérielles et spirituelles, de l'homme vulgaire, produit de la société, et du Mage, ou de l'artiste,

13. *Cahier Paul Valéry*, I, NRF 1975, p. 24. Cité incomplètement par Ch. Beaufils, *Joséphin Péladan. Essai sur une maladie du lyrisme. 1858-1918*. Jérôme Millon, 1993, p. 113. Il s'agit de la biographie la plus complète sur Péladan. Cf. Id., *Le Sâr Péladan. 1858-1918. Biographie critique*. Aux amateurs de livres, 1986, 158 p.

14. Max Nordau, *Dégénérescence*. Tr. de l'allemand par Auguste Dietrich. Slatkine Reprints, Genève, 1998 (d'après l'édition de 1896), t. I, p. 398-399 ; cf. p. 256-303 la critique du tolstoïsme.

15. Hubert Juin, *Écrivains de l'Avant-Siècle*, Seghers, 1972, p. 138. Cf. Jacques Vier, « Joséphin Péladan, au moins par son Credo, sort-il du purgatoire ? », *Littératures*, Toulouse, 1984, 9-10, p. 225-231.

16. Sar Péladan, *la Décadence esthétique. Réponse à Tolstoï*, P., 1898, p. 45.

17. *Ibid.*, p. 96, 118.

de l'Ariste, homme supérieur, défenseur de l'idéal¹⁸. » Les artistes que Péladan met en scène dans ses romans sont toujours des doubles de lui-même : le sculpteur Nebo, le romancier Nergal, le pianiste et poète Tammuz, tous « professant le même amour des traditions, une semblable horreur du présent, catholiques pratiquants et gnostiques convaincus »¹⁹. Ils se donnent entre autres buts celui de libérer la femme de son élément passionnel charnel pour l'élever à l'amour platonique. La femme est pour Péladan un être binaire, « privé d'intellectualité » : lors de la « séparation » de l'Adam originel, créé « homme et femme », en deux êtres distincts, Adam garda l'esprit, indivisible, le corps et l'âme étant seuls partagés. Si elle n'est pas mère, selon sa vocation, la femme doit être « ambassadrice de l'idéalité », afin de « maintenir l'homme dans une formule élevée » : « Quand l'homme appartient à l'idéal, la femme doit désarmer ; quand l'homme est ordinaire, la femme lui sera un destin supérieur. » C'est ce que Péladan appelle la « féerie », ou « art de la sublimation de la femme²⁰ ». Dans l'œuvre romanesque de Péladan, la femme arrive toutefois rarement à cet idéal, la « fée » se change en « femme fatale », à la féminité redoutable.

La principale figure féminine russe fatale de Péladan est la princesse Paule de Riazan, qui apparaît dans le deuxième volume de l'éthopée *la Décadence latine, Curieuse !* (1886). On la retrouve dans les deux romans suivants, *l'Initiation sentimentale* et *À cœur perdu*, parus tous les deux en 1887. Paule de Riazan est la fille du prince Wladimir Riazan et de la comtesse polonaise Krukowiecka, « d'une beauté proverbiale, mais d'une terrible humeur²¹ ». Elle a été élevée à Paris dans un charmant palazzino Renaissance que la princesse s'était fait construire face au parc Monceau et dont le salon était devenu une annexe de l'ambassade russe. Sa tante, la duchesse Vologda, voltairienne, « pratiquait le principe de l'inéluc-

18. Michèle Besnard-Coursodon, « Nimroud ou Orphée : Joséphin Péladan et la société décadente », *Romantisme*, 42, 1983, p. 120. Cf. Jean-Jacques Breton, *Le Mage dans La décadence latine de Joséphin Péladan*. Thèse, ANRT de Lille-III, 1993, 486 p.

19. *Finis Latinorum* par le Sar Péladan. P., 1899, p. 29.

20. Sar Mérodack J. Péladan, *Amphithéâtre des sciences mortes. Comment on devient fée*. P., 1893, p. 28, 69, 93, 105, 123.

21. Joséphin Péladan, *la Décadence latine, éthopée, II : Curieuse !*, P., 1886, p. 25. Par la suite, les références seront données dans le texte.

tabilité des instincts et de l'inutilité de l'éducation répressive » (*Curieuse !*, p. 28). « Indomptable, insurveillable, indisciplinable », Paule est une vierge androgyne au physique garçonnier. Une « flirtation platonicienne » s'instaure entre elle et le sculpteur Nebo, artiste platonicien qui entreprend une paradoxale initiation : il la conduit, déguisée en homme sous le nom du comte Ladislav Noroski, à la découverte (visuelle) de toutes les turpitudes de toutes les couches sociales, dans une « descente aux neuf cercles d'ignominie des mœurs décadentes » (*Ibid.*, p. 36), pour l'affermir dans sa chasteté : « Je lui ferai parcourir le cycle du mal et j'éteindrai dans le dégoût sa dernière curiosité ! », se promet Nebo²². Mais l'orgueilleux platonicien avait présumé de ses forces. La « volupté des yeux », la « liaison fluidique » fait place, dans *À cœur perdu*, à une « avidité féline », et à une « étreinte léonine » : la princesse « se léonise », elle devient une « fauve d'amour », un « ogre de chair », une « sphinge²³ », une « Ève fatale²⁴ » qui va vampiriser puis violer son frère platonicien. Jalouse des modèles de Nebo, Paule lui enfonce ses ongles dans le bras :

« Nebo appuya la place des égratignures aux lèvres de la jeune fille : elles frissonnèrent, palpitantes, et se posèrent d'abord pieusement, puis leur baiser fut une si violente suction, que Nebo se dégagea. Elle se léchait les lèvres, radieuse et inquiétante.

— J'ai bu un peu de ton sang, je suis heureuse et plus à toi²⁵. »

Puis c'est un combat de gladiateurs sur des peaux d'ours :

-
22. *Curieuse !*, p. 325. Péladan savait-il que Nebo, nom chaldéen de Mercure (*l'Initiation sentimentale*, p. 90), signifie le ciel en russe ?
 23. Une sphinge (féminin de sphinx) est un être mi-femme, mi-bête : cf. le tableau de Fernand Khnopff, ami de Péladan, « L'Art (les Caresses, la Sphinge) » (lionne à tête de femme, 1896). Cf. Lacroix, ép. Green Pascale, *L'image de la femme fatale dans le miroir de la littérature et de la peinture fin de siècle*. Thèse. ANRT de Lille-III, 1996, 528 p., ill. [l'auteur étudie l'Idole, la Satane, la Viviane, la Sphinge, la Messaline, la Gynandre, la Prostituée, sans prêter attention à leur nationalité]). Dans *Etreennes aux dames* (voir note 40) Péladan fait dire à une sphinge : « Je sais pincer les nerfs des voluptueux pour les abrutir de délices, je sais déflorer les vierges et je sais démentir les longues vertus, je sais abrutir » (p. 9). Péladan n'est pas cité dans l'article de Joy Newton, « More about Eve : aspects of the *femme fatale* in literature and art in 19th century France », *Essays in French Literature*, nov. 1991, p. 23-35.
 24. Joséphin Péladan, *À cœur perdu*, P., 1892, p. 128, 147, 235, 330. Par la suite, les références seront données dans le texte.
 25. *Ibid.*, p. 128. Cf. Jean de Palacio, « La féminité dévorante. Sur quelques images de la manducation dans la littérature décadente », *Revue des sciences humaines* 168, 1977, p. 601-618.

« La jeune fille s'était dressée sur les mains et, penchée vers lui, l'aspirait de tout l'être. Sans lever la paupière, Nebo vit cette attitude d'animal féminin guettant sa proie. [...] Tombé dans cette arène amoureuse, Nebo ne voulait pas que la jeune fille s'en relevât femme. [...] Paule attribua la violence de Nebo à une subite ardeur et révéla la fauve d'amour qui couvait en elle ; ce fut effrayant. Noués l'un à l'autre, s'incrutant, s'écrasant, ils s'aimèrent comme on se hait. » (p. 239-240).

Dès sa première rencontre avec Paule de Riazan, Nebo avait du reste eu le pressentiment de son « avidité féline » : « De ce biceps aperçu, il conclut à la même force imprévue dans les sentiments et il frissonna à l'évocation de l'alcôve où cette Russe broierait son vainqueur » (p. 8). Nebo tente ensuite de sacraliser la « charnalité » par un somptueux rituel érotique, auquel correspond une écriture flamboyante, lyrique, surchargée de néologismes grécisants, mais qui se termine par un fiasco. La femme, et principalement la femme russe, parce qu'elle est d'une race jeune et violente, « barre la route de l'homme vers l'absolu, en se proposant elle-même comme fin dernière de la quête », alors que l'union véritable n'est possible que dans l'au-delà, dans le retour à l'unité androgynique originelle²⁶.

Un autre type de femme est la *gynandre*, « femme prétendant à la mâleté, l'usurpatrice sexuelle, le féminin singeant le viril²⁷ », représentée par la princesse Simzerla Roussalkys, au profil de « César slave ». Elle est devenue lesbienne par « vengeance nerveuse du viol qui commença sa vie familiale²⁸ ». Féroce et sadique, elle est finalement subjuguée par le musicien Tammuz, qui récite un hymne phallique aux accents de la marche de Lohengrin devant cinquante gynandres bientôt réconciliées avec l'autre sexe.

Entre ces deux types, on peut placer le type de la femme qui sans être dominatrice prend l'initiative. La comtesse Tatiana Ynavonyka de *Finis Latinorum* (XIII^e roman de *la Décadence latine*), Polonaise, jeune veuve d'un officier russe, « grande chatte blanche », « blanche comme une vraie Slave », emmène à son bras

26. Nelly Emont, « Le mythe de l'androgynisme dans l'œuvre de J. Péladan », *Les Péladan*, dossier cité, p. 93-94. Cf. *L'Androgynisme, Cahiers de l'hermétisme*, Albin Michel, 1986.

27. Péladan, *la Gynandre (La décadence latine, éthiopée, IX)*, P., 1891, p. 43. Dans *Méphistophéla* de Catulle Mendès (1890), il y a aussi une gynandre russe, la princesse Leïlef, « Slave endiablée ».

28. Péladan, *la Gynandre*, op. cit., p. 222.

le romancier Nergal, auteur de *la Femme de rêve*, en qui elle a reconnu un « frère d'âme » : « — Hein ? On eût dit une louve chargeant un chien ! Est-ce enlevé ! La proie est de trop grande taille pour qu'on s'inquiète, mais quelle allure ! » commente un convive²⁹. Et le narrateur, qui est toujours Péladan, explique : « Chacun conçoit l'idéalité selon sa propre nature, c'est au prélude que les femmes l'expriment d'ordinaire ; la comtesse différerait en cela de ses sœurs amoureuses, elle possédait d'abord sa chimère et puis son âme se levait sur la chair satisfaite » (p. 282). Et Nergal apprécie « cette curieuse et délicieuse sensation d'être emporté et dévoré par une panthère amoureuse » (p. 284). Panthère qui rappelle celle de Fernand Khnopff, mais en qui ensuite « l'âme débord[e] la matière » et qui retrouve les gestes de la prière (p. 289).

Péladan trouve dans la femme russe ainsi érigée en mythe une antithèse à la Parisienne décadente ou petite-bourgeoise, « née jugeuse, toujours influencée par l'opinion ambiante, et en amour, un détestable scepticisme la gâte toute³⁰ » : « La Française de quinze ans est le monstre d'égoïsme, de terre à terre et de vulgarité le plus odieux ; les parents développent en elle le côté notairesse ; et leur façon d'être poétique, c'est la vanité. Semblable au chat et plus nuisible, la bachelette parisienne ne rêve que de duper un homme au profit de sa fantaisie³¹. » La Russe, fût-elle nihiliste, est pour ce monarchiste antidécadent, une menace salutaire pour l'Occident latin. L'idéal étant, dans les réflexions d'auteur qui parsèment les romans de Péladan, la « Slave latinisée » :

« La slave latinisée est deux fois femme ; seule, elle se donne absolument dès qu'elle aime, et ne reculera jamais devant les conséquences, même tragiques ; véritable fille de Shakespeare qu'un sang plus vermeil et des nerfs de fauve font redoutable autant qu'enivrante. Si l'androgynie pouvait être fréquent, ce serait parmi les Polonais et les Russes : Rosalinde à vingt ans, la slave est

29. *Finis Latinorum* par le Sar Péladan, *op. cit.*, p. 279. Les références à ce roman sont ensuite données dans le texte.

30. Péladan, *À cœur perdu*, *op. cit.*, p. 63. Cf.

31. Joséphin Péladan, *l'Androgynie (la Décadence latine, VIII)* P., 1891, p. 145. Péladan avait eu une première expérience malheureuse avec Henriette Maillat, l'un des prototypes de l'héroïne du *Vice suprême*, qui poursuit ensuite Huysmans de ses exigences sexuelles, et qui est l'un des modèles de Madame de Chanteloune dans *Là-bas* (1891).

susceptible de raison à quarante ; de cœur jamais vieillie, sous les cheveux blancs, sa parole reste vivante et chaud son serrement de main³². »

Pourquoi ces femmes russes, et pourquoi ces Russes sont-elles fatales ? Pourquoi Péladan abandonne-t-il pour une Russe son héroïne italienne du premier roman de *la Décadence latine*, *Le Vice suprême* (1884) ?

Mario Praz suppose que la princesse Riazan est russe « car en 1886 — année où fut publié *Curieuse* — le roman russe (les premières traductions de Dostoïevski sortirent en 1884) faisait son entrée triomphale dans les salons intellectuels français, grâce au livre de A.-M. de Vogüé (*le Roman russe*) ; de là date le début de l'ère néomystique [...] La lumière vient de l'Orient, et Péladan se hâte de modifier le plan de son *Crépuscule des Dieux*³³ ». Cette dernière affirmation est inexacte, car Péladan donnait déjà dans *le Vice suprême*, achevé en 1884, le plan de ses quatorze premiers volumes de l'éthopée, avec Paule de Riazan dans les volumes 2 et 14. Quant à l'influence du *Roman Russe* de Vogüé, et de Dostoïevski en particulier, rien ne vient l'étayer. Dans sa *Réponse à Tolstoï*, de 1898, Péladan dit ne connaître les Russes « que par les princesses, les ambassadeurs et des amis enthousiastes de mon œuvre³⁴ ». Il avoue ignorer la littérature russe, en dehors de Tolstoï, ou du moins ne pas connaître « d'écrivain russe qui ne soit de second ordre³⁵ ».

On pourrait penser qu'un autre écrivain à la thématique slave (galicienne) a pu influencer Péladan : Sacher-Masoch. Mais là aussi, la chronologie ne le permet pas : la *Vénus à la fourrure* (1870) a été traduite seulement en 1902 ; les types de femmes belles et dominatrices que nous trouvons dans *la Mère de Dieu* et *la Pêcheuse d'âmes*, romans érotico-mystiques sur des sectes galiciennes qui reflètent plus les fantasmes de l'écrivain que la réalité,

32. Péladan, *À cœur perdu*, op. cit., p. 63 ; cf. un autre portrait de la « slave latinisée » dans *Istar (la Décadence latine)*, t. V, P., 1888) : « La musique de Brahms c'est l'âme même de la slave latinisée, la tzigane qui se souvient de la robe de la mondaine ; abandon qui garde son corset, félinité qui ne se risque qu'à demi au frôlement de péché ; la patte de la femme écrémant la jatte des sensations, un contournement d'adultère ; les réticences d'un abandon que la réflexion vient couper. » (p. 249-250).

33. Mario Praz, *La chair, la mort et le diable dans la littérature du XIX^e siècle : le romantisme noir*. Gallimard (Tel), 1998, p. 278-279.

34. Sar Péladan, *Réponse à Tolstoï*, op. cit., p. 238.

35. *Ibid.*, p. 167, 250.

ont été connus en français respectivement en 1886 et en 1889. Quant à la série de récits de Sacher-Masoch publiée dans *la Revue des deux mondes* sous le titre « Femmes slaves », elle date de 1889 (t. 93, n° 3).

Plus que sur la littérature russe, la vision de la femme russe de Péladan semble être fondée sur la fusion de deux mythes français : celui de la femme fatale, qui apparaît dans la littérature et la peinture dans les années 1860 avec Baudelaire, Flaubert (*Salambô, la Tentation de saint Antoine*), Théophile Gautier, Barbey d'Aurevilly, Huysmans, Zola (*La joie de vivre, Fécondité, Nana*), Gustave Moreau, etc. Et le mythe d'une Russie jeune et barbare qui envahira tôt ou tard le vieil Occident. Ce mythe a pris naissance avec la retraite de Russie et l'arrivée triomphale d'Alexandre I^{er} et de ses « cosaques » à Paris, en 1814³⁶. Il est réanimé par l'écrasement du soulèvement polonais de 1830 (cf. *Légendes démocratiques du Nord* de Michelet) et les attentats des nihilistes russes, qui aboutirent à l'assassinat d'Alexandre II le 1^{er} mars 1881. Les femmes étaient nombreuses parmi les terroristes (Véra Zassoulitch, acquittée en 1878, Pérovskaja, pendue en 1881, Kovalskaja, Véra Figner³⁷...), et le thème des nihilistes avait pénétré dans la littérature européenne : en 1880, O. Wilde publie sa première pièce, *Véra, ou les nihilistes*, où une belle nihiliste, chargée d'assassiner un jeune tzar, préfère se poignarder, plutôt que de tuer celui qui s'annonce comme un réformateur sincère. *La Russie rouge, roman contemporain*, de Victor Tissot et Constant Améro³⁸, met en scène, à la manière d'Eugène Sue, des nihilistes, dissimulés sous le masque de « viveurs de la Néva », une princesse « fatale » (p. 157), Olga Plätzine, aux gages de la police, des sectaires et des « réfractaires » révolutionnaires. Dans *Tartarin sur les Alpes* (1885), d'Alphonse Daudet, le héros tarasconnais tombe amoureux d'une nihiliste,

36. Cf. M. Cadot, « Cosaques, Huns, Mongols : Les nouveaux barbares dans l'imaginaire européen de 1814 à 1918 », *Actas del VI Simposio de la Sociedad de literatura general y comparada*, Granada, 1989, p. 9-15 ; Id., « Les terreurs de l'an 1900, ou l'Europe promise à la grande invasion asiatique », *Fins de siècle. Terme - évolution - révolution ?*, éd. G. Ponnau, Presses de l'Université du Mirail, Toulouse, 1989, p. 433-443.

37. Dans le roman *le Nimbe noir* (1907), dont il sera question plus bas, Péladan évoque les « martyrs du Tsarisme, émules de Vera Figner, du colonel Achenbrenner [N. Ju. Ašenbrenner], du savant Morozoff, de ces enterrés vivants à Schlussembourg et à la forteresse Pierre et Paul » (p. 91).

38. E. Dentu, éditeur, P., 1880 (6^e édition), 552 p.

Sonia de Wassilief, qui a tué en pleine rue le président du Conseil de guerre, mais il devrait devenir « tzaricide » pour qu'elle l'aimât « en libre grâce³⁹ ».

Que la femme russe soit associée dans l'esprit de Péladan à la nihiliste, nous en trouvons la preuve dans un curieux hymne « À la Slavie », publié dans un recueil de poèmes en prose illustrés de vignettes symbolistes, édité avec raffinement sous un pseudonyme féminin... russe en 1885 : *Étrennes aux dames. Le Livre du désir*, par la princesse Anna I. Dinska⁴⁰. Dans un avertissement « À la lectrice », celle-ci présente ses poèmes en prose comme une auto-translation de ses poésies, qu'elle a renoncé à faire publier en Russie, car « on m'a assurée que les censeurs de Notre Père le Tzar trouveraient du nihilisme entre les lignes et diraient "veto" » : « Acceptez, dames de France, ces fleurs françaises écloses en serre russe et que vous offre, d'ardente sympathie, une barbare. » Voici intégralement cet hymne « À la Slavie », illustré par un dessin de Claude Tillier représentant une femme nue assise, les cheveux épanchés sur les épaules :

À la jeune Slavie qui se trouble et chancelle aux effluves de sa puberté ; aux chevaliers de la Pologne, aux Tzyganes de la Püsta ; aux Madgyars éperonnés, aux Viennois énamourés, je bois.

Je bois surtout à cette naissante Russie qui fait sauter son empereur comme le bouchon du champagne⁴¹.

I

Certes, ce sont d'affreux mécréants que les nihilistes ; mais qui sait si Balzac n'eût pas admiré ces prodigieux machinistes de coups de théâtre historiques ? et si l'on conspire, c'est que l'on s'ennuie : il y a dans les complots autant au moins de dames de la cour que de femmes du commun ; les Slaves n'ayant pas de gestes à faire, font des crimes pour s'occuper.

Ah ! si jamais un but précis leur venait, malheur à qui voudrait barrer la route ; tout le monde là-bas a l'étoffe d'un héros ou d'un martyr, et de tout

39. L'action se passe en 1880. Je remercie Roger Comtet de m'avoir rappelé ce livre, édulcoré par les adaptations pour la jeunesse.

40. Librairie des auteurs modernes, P., 1885, 156 p., 517 ex. (« Achevé d'imprimer le 8 décembre 1884 sur l'ordre de la princesse Anna I. Dinska et ne sera jamais réimprimé »). Péladan donnera dans *l'Initiation sentimentale* (troisième roman de l'éthopée, paru en 1887) un portrait de cette princesse, qui devient « maîtresse de sa sœur et meurtrière de son mari ! » (p. 30-37).

41. Allusion à l'attentat mortel perpétré par les « nihilistes » contre Alexandre II, le 1^{er} mars 1881.

l'Occident nulle race ne veut aussi fort qu'elle veut ; les Rotopchine⁴² se comptent par centaines, les Catherines par millions ; la Russe prépare de terribles étonnements à ces gens modérés qui écrivent l'histoire ; car on l'a dit et la preuve se fait tous les jours dans l'intimité des palais, le désir d'une femme russe ferait sauter le Kremlin⁴³.

À la jeune Slavie qui se trouble [...] champagne.

II

Ivan Tourgueneff que Zola imite n'a dit que la Russie de province : le grand monde russe renferme les dernières Listomère et les dernières Cadignan. Plus prismatique et changeante que Protée, la femme russe a l'imprévu et le charme prestigieux du violon ensorcelé des Tzzyganes ; malheur à qui l'aime ! trois fois malheur à celui qu'elle aime ! Ses ardeurs sont terribles, sa jalousie folle, sa passion démente ; c'est Lélia avec des reins, et le coup de vent de la steppe dans l'esprit. Le maître le plus aveuglant de lumière appartient au plus froid soleil, ainsi au plus froid pays la femme la plus ardente : formidable antithèse que la température de la rue et celle des alcôves, à Saint-Petersbourg !

Mais, galants avant de monter en traîneau pour la Cythère slave, réfléchissez ; comme dans la ballade : « hurrah ! les hommes vont vite dans les bras russes. »

À la jeune Slavie qui se trouble [...] champagne⁴⁴.

Et après les figures de Paule de Riazan, chez qui la nature reprend ses droits, et de la gynandre, Péladan donne dans *le Nimbe noir*, dix-neuvième tome de *la Décadence latine*, paru en 1907, un portrait d'aristocrate nihiliste qui sacrifie sa vertu à la cause révolutionnaire :

« L'héroïne de ce livre accomplit le grand œuvre de la sainteté, elle se sacrifie pour le soulagement de beaucoup : c'est une mystique de la pitié et de la justice.

« Mais la nature de son sacrifice répugnerait tellement aux hagiographes que son nimbe doit être noir, comme celui d'une Judith de Béthulie, d'une Esther

42. Sic. Allusion au comte Théodore Rostopchine, gouverneur de Moscou, qui ordonna d'incendier la ville pour en chasser Napoléon.

43. Cf. Paule de Riazan, qui est « une vraie Slave, c'est-à-dire que le Kremlin doit prendre garde qu'elle ne se mette en tête de le faire sauter ! » (*Curieuse !*, op. cit., p. 5).

44. *Etrennes aux dames*, op. cit., p. 75-76. Il faut comparer cette hymne à la Slavie aux autres hymnes du recueil : À Paris, « vieille cité du bien et du mal... », À la « barbare Germanie qui voudrait absorber les latins et les Slaves, ces aristocrates qui blessent ta lourde nature... », À l'Orient (« tu as été l'alpha, tu seras l'oméga », À Londres (« Au pays macabre [...], au royaume du spleen et de l'hypocrisie du dur négoce, de l'ennui noir ; à la géhenne Londres, effroyable et splendide, je bois le gin d'Edgar Poë dans le verre de Shéridan. »

et plus près de nous d'une Charlotte Corday. Ces femmes livrèrent leur beauté pour le rachat de leurs frères⁴⁵. »

Dans ce roman russe visiblement inspiré par la révolution de 1905, la princesse Sophia Nariskina Mentchikoff a fait vœu de chasteté pour se donner entièrement à la cause révolutionnaire. Mais après avoir dépensé toute sa fortune pour les nihilistes, elle consent à se livrer au prince Ignatief pour un million de roubles destinés à la Révolution, puis prend du poison : « Sainte Sophia ! » — tels sont les derniers mots du roman. Péladan était loin d'être un nihiliste : c'était un monarchiste, mais épris de justice. Il considérait la doctrine des nihilistes comme une « littérature d'aliénés », mais il avait du respect pour le mouvement de libération : « Les gribouilleurs de la Révolution russe semblent échapper d'un asile et ne mériter que leur réintégration. Ces piteux gens de lettres déconsidèrent un mouvement, grandiose par le courage déployé, légitime par l'abîme de maux où se convulse une nation⁴⁶. » Il explique et justifie le nihilisme par les excès de l'autocratie et par la « passionnalité » des Russes :

« Le cerveau slave ne différencie pas le figuré, le littéral de l'allégorique et de l'anagogique, il concrétise ce qu'il conçoit ou, plutôt, il conçoit concrètement [...] Par cette déformation de l'idée en passionnalité, le Russe à peine sorti de l'esclavage touche à l'extrémité de la négation⁴⁷. »

De là le nihilisme, et les « skoptzys », les castrats, mentionnés par Péladan⁴⁸, qui témoigne dans ce roman d'une assez bonne information sur les choses russes. Et aussi de perspicacité : il prévoit le dévoiement de la révolution russe : les révolutionnaires « taillent bien, mais ils ne sauront pas coudre et leur victoire, qui est certaine, aboutira à l'anarchie » (p. 145).

Le mythe de l'âme russe féminine, chez Péladan, est donc construit à partir de considérations géopolitiques (l'envahissement de l'Europe décadente par la Russie barbare), historiques (le nihi-

45. Péladan, *le Nimbe noir*, P., MCMVII, p. 6.

46. *Ibid.*, p. 107 ; cf. p. 146. Les « gribouilleurs de la Révolution » sont Tolstoï, Bakounine et Kropotkine (p. 137).

47. *Ibid.*, p. 138-139.

48. Dans *Typhonia* (1892, p. 67), ils sont orthographiés « skopiks », et dans sa *Réponse à Tolstoï*, Péladan compare Tolstoï à une « sorte de skopitz cérébral » (p. 253). Max Nordau parlait du « skoptzisme » de Tolstoï (*op. cit.*, t. II, p. 369). Sur les skoptsy, voir l'article de Roger Comtet in *Revue des études slaves*, t. 69 (1-2), *Vieux-croyants et sectes russes du XVII^e siècle à nos jours*, Paris, IES, 1997, p. 183-200.

lisme) et psychologiques. Les femmes russes fatales des romans de Péladan portent au paroxysme la force d'âme⁴⁹, l'intrépidité, l'insoumission (à l'homme ou au tsar) de la Slave, telle qu'elle est peinte dans l'hymne « À la Slavie » : « Tout l'avenir de la civilisation est suspendu aux lèvres de la femme slave. Aura-t-elle le baiser intelligent ?⁵⁰ »

Telle est la curieuse question que pose Péladan.

*Université de Caen
Département d'études slaves*

Appendice : Note sur la femme russe chez Jean Lorrain

Jean Lorrain (1855-1906), pseudonyme de Paul Duval, n'a pas la démesure d'un Péladan et n'est pas un illuminé. C'est plutôt un « pâmé », un paumé, un décadent dandy et immoraliste, lucide, mais incapable d'éviter la déchéance physique. Ses romans sont le reflet des milieux mondains dépravés qu'il fréquentait et observait lucidement, mais sans avoir l'ambition, comme Péladan, de les régénérer. Les deux principaux romans dans lesquels nous trouvons des personnages russes sont *Très russe* (1886) et *les Noronsoff*, sous-titré *Coins de Byzance* (1901).

Dans *Très Russe*, Madame Litvinoff, « à la fois morne et enflammée, chaste et courtisane », a un passé dans lequel il y a un peu de tout : « De la boue, de l'or et du sang. » Elle est la « surfemme qui détruit les sens des hommes qui s'attachent à elle⁵¹ ». Elle est convoitée à la fois par un poète, Mauriat, et un sensuel qui « charge à la hussarde », de Beaufrilan, sous lequel Lorrain caricature Maupassant. La princesse lui fera croire à son succès, mais c'est avec son sosie, une soubrette, qu'il passera la nuit. La Russie despotique, dont Lorrain semble toujours croire qu'elle est

49. « Cette force d'âme de sa race [slave] qui entraîne, à la suite de son amant, dans la lugubre équipée nihiliste, la grande dame, convaincue de son seul amour, cette faculté slave de s'identifier à l'être choisi, Paule [de Riazan] l'appliqua à se résigner. » (*À cœur perdu*, op. cit., p. 66).

50. Péladan, *À cœur perdu*, op. cit., p. XIV [écrit en 1886-1887].

51. Jean Lorrain, *Très russe*. Éd. Hubert Juléa. Coll. Modernités. Rouen, 1986, p. 7.

restée au temps du servage, marque de son sceau son image de l'âme russe :

« Ce mépris de l'existence et du bonheur d'autrui est très slave : le servage et le knout font des âmes de fer aux femmes de l'aristocratie russe. [...] Sa psychologie se déduisait d'elle-même : elle surexitait et exaspérait les sens de Mauriat, comme elle eût fait fouetter un de ses serfs, là-bas, dans ses terres, par désœuvrement, caprice, une envie qui lui prenait de se prouver à elle-même sa puissance et de voir couler un peu de rouge... humain. Mauriat était sa propriété comme ses moujiks : c'était l'application du droit féodal dans toute sa splendeur⁵². »

Dans *les Noronsoff*, la comtesse Véra Schoboleska, « une Juive et une Slave », est « une Polonaise ruinée, bas-bleu et théosophe, dont les doctrines subversives et la complète amoralité enthousiasmaient l'extravagance de Wladimir [Noronsoff]⁵³ ». Elle se fait entretenir par le comte Noronsoff, Trimalcion ou Sardanapale décati, qu'elle désennuie avant de l'abandonner⁵⁴ : « La Polonaise poursuivait son œuvre, acharnée, on eût dit, à détruire ; la nihiliste transparaisait dans cette femme⁵⁵. »

Nous retrouvons l'image de la nihiliste, mais elle n'a pas, comme chez Péladan pour fonction de régénérer un monde décadent ou de détruire un ordre despotique. Lorrain est un peintre de mœurs ; Péladan veut en plus être un prophète biblique.

ABSTRACT

The novels of J. Péladan (1858-1918) offer several types of Russian *femme fatale*. It seems that the image of proud, refractory, hard Russian woman came from Russian nihilists.

KEYWORDS

French literature fin-de-siècle ; Décadence ; J. Péladan ; J. Lorrain ; Femme fatale ; Nihilists.

52. *Ibid.*, p. 60.

53. Jean Lorrain, *les Noronsoff* (Coins de Byzance). Éd. des Autres, P., 1979, p. 57.

54. « La comtesse est une femme fatale ratée qui n'arrive pas à achever sa victime » (Philipp Winn, *Sexualités décadentes chez Jean Lorrain : le héros fin de sexe*. Rodopi, Amsterdam - Atlanta, 1997, p. 232). C'est Gorki, avec Thomas Gordéieff, (traduit en français en 1901), qui pour le comte Noronsoff a le mieux compris la maladie dont souffre la Russie : l'ennui (p. 211).

55. Jean Lorrain, *les Noronsoff*, op. cit., p. 81.

РЕЗЮМЕ

В романах Ж. Пеладана (1858-1918) встречаются разные тиги русской « роковых », гордой и непокорной русской женщины, которые, по-видимому навеяны образом русских нигилисток.

КЛЮЧЕВЫЕ СЛОВА

Французская литература конца XIX в. ; Декаданс ; Ж. Пеладан ; Ж. Лоррен ; роковая женщина ; нигилисты.